De l'antijudaïsme à l'antisémitisme, et à rebours*

Steven Englund

> Il y a quelque chose de singulier dans l'hostilité contre les juifs.
> Gavin Langmuir [1]
>
> Je ne pense pas que l'holocauste soit issu de siècles d'antisémitisme. Mais je suis certain qu'il ne peut être expliqué sans une longue tradition d'antijudaïsme.
> Alon Confino [2]

Dans la longue histoire de l'*ewiges Judenhass* (la haine éternelle des juifs), l'antisémitisme est un néologisme apparu à Berlin vers 1879-1880. Bien que les circonstances exactes de son élaboration restent inconnues, le terme semble issu de l'esprit d'un acteur politique mineur, Wilhelm Marr. Peu de temps après sa création, ses traductions se dispersèrent comme les aigrettes d'un pissenlit à travers toute l'Europe. Dans la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* en 1910, Lucien Wolf, le président de la Société historique du judaïsme d'Angleterre, affirma dans son long article « Antisémitisme » qu'il s'agissait d'une question « exclusivement politique », complètement détachée des « anciens conflits médiévaux ». Il proclama que le renouveau des persécutions anti-juives découlait uniquement de l'émancipation civile des juifs et de l'éblouissant succès social, économique

* Je remercie David Bell, Daniel Boyarin, John Boyer, Howard Brown, Vincent Duclert, Damien Guillaume, John Miles, David Nirenberg, Philip Nord, Peter Schäfer, James Sheehan et Ulrich Wyrwa, mais aussi le Zentrum für Antisemitismusforschung de Berlin qui m'a invité en tant que professeur visitant en 2012-2013 ; le Shelby Cullom Davis Center de l'université de Princeton et les programmes de *Jewish Studies* des universités de Cornell et de Binghamton m'ont énormément aidé dans le développement de mes idées. L'EHESS m'a permis de présenter ma thèse dans une série de séminaires de 2012 à 2014.

1 - Gavin I. LANGMUIR, *Toward a Definition of Antisemitism*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 341.

2 - Alon CONFINO, *A World Without Jews: The Nazi Imagination from Persecution to Genocide*, New Haven, Yale University Press, 2014, p. 23.

Annales HSS, octobre-décembre 2014, n° 4, p. 901-924.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

et culturel de leur communauté *(Gemeinde)* en Europe de l'Ouest à la fin du XVIII[e] siècle [3]. D'après L. Wolf, l'*Antisemiten* est un phénomène inédit dans l'univers social, qui n'a rien de commun avec les sentiments « réactionnaires » et les attaques « cléricales » d'un passé « médiéval ». Il est assez surprenant de voir cet illustre auteur adopter si pieusement le point de vue des défenseurs de ce nouvel « isme », bien que, selon David Engel, tous ces acteurs apposent en réalité diverses significations arbitraires sur un néologisme qui n'a jamais possédé de sens incontesté [4].

L'attrayante nouveauté de l'antisémitisme – le mot comme la chose – lui permit d'obtenir une notoriété sensationnelle en très peu de temps, avant d'acquérir une place permanente au sein du vocabulaire politique. Plus avantageux que les vieilles antiennes de l'antijudaïsme (« tueurs du Christ »), il se nourrissait du lexique alors à la mode de la race et de l'ethnologie. L'appellation « sémite » permit de soulager le « vrai citoyen » en l'éloignant de l'« étranger », celui dont l'ethnicité « sémitique » était supposée être fondamentalement différente de son « aryanisme », sans tenir compte du fait qu'ils avaient été voisins des siècles durant [5].

Les premiers adeptes de l'antisémitisme l'ont sans cesse répété : leur idéologie procurait la « sensation » de la modernité. Un nouvel affluent rejoignait le vaste fleuve du sécularisme. Pour ces progressistes autoproclamés, la religion était une affaire privée, une chose du passé, propre aux esprits réactionnaires. L'idée du juif comme « sémite » n'était dès lors plus entachée de religion, mais constituait une « nouvelle réalité sociale ». Cet argument permettait aux chrétiens d'échapper à tout sentiment de honte ou de culpabilité et de légitimer une colère froide et dénuée de compassion, censée s'ériger contre un ensemble de faits supposément

3 - Lucien WOLF, « Antisemitism », *The Encyclopaedia Britannica*, Cambridge, The University Press, 1910, p. 134.

4 - David ENGEL, « Away from a Definition of Antisemitism: An Essay in the Semantics of Historical Description », *in* J. COHEN et M. ROSMAN (éd.), *Rethinking European Jewish History*, Oxford, Littman Library of Jewish Civilization, 2009, p. 32-53. Dans son essai, tout aussi brillant que provoquant, D. Engel dénonce la légèreté avec laquelle les historiens emploient le terme d'« antisémitisme ». Il y affirme que, lorsque ce néologisme fut élaboré au début des années 1880 en Allemagne, il n'était pas vraiment chargé d'une signification spécifique ni incontestée, et qu'il continua à se vider de son sens pour se transformer en une expression généralisatrice, libre de toute définition, très employée en politique. Selon lui, les historiens auraient adopté sans sourciller l'usage courant qui est aujourd'hui fait du mot : ils se serviraient de l'« antisémitisme » comme d'un anachronisme permettant de qualifier quasiment n'importe quelle forme de racisme. C'est pour cette raison qu'ils ne devraient pas, selon lui, l'utiliser. S'il est vrai que D. Engel marque quelques points importants, le même genre de réflexion pourrait être fait quant à notre emploi du terme « nationalisme », sans parler de celui que nous faisons du « racisme ». Pourtant, tous ces mots ont joué des rôles très importants et ont fait l'objet, comme l'« antisémitisme », de nombreuses analyses, parfois d'excellente facture. L'historien ne peut pas les abandonner sous le prétexte qu'ils sont vagues et difficiles à cerner. Car explorer avec attention les différents termes qu'il découvre, expliquer leurs origines, leurs limites, leurs différents sens, fait aussi partie de son devoir de chercheur, qui ne peut pas ignorer les expressions qu'employaient les contemporains.

5 - Leora BATNITZKY, *How Judaism Became a Religion: An Introduction to Modern Jewish Thought*, Princeton, Princeton University Press, 2011, p. 147.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

scientifiques. Même si le terme « sémite » n'était peut-être pas véritablement inédit, après avoir traversé les époques de la Palestine biblique à la fin du XIX^e siècle, au moins en venait-il à concentrer ses critiques sur le Talmud, ce recueil plus récent de la haine juive et de ses supposées machinations, résolument profane et bien plus controversé que la Torah.

Plus important encore, l'antisémitisme se présentait comme une idéologie incroyablement prometteuse, une panacée annonciatrice de changements, capable de rassembler des catégories jusqu'alors opposées (Allemands/Français, bourgeois/travailleurs, catholiques/protestants/anticléricaux) contre la menace de ces « avares nouveaux venus », ces « Sémites » fraîchement émancipés. Plutôt que de continuer à faire face à l'impossible demande de tolérance libérale dans un contexte social tendu, l'antisémitisme offrait une réponse à la « question sociale », reformulée en une « question juive ». Son caméléonisme et sa remarquable adaptabilité lui ouvrirent un accès immédiat à des contrées aussi éloignées et distinctes que Budapest, Berlin, Vienne, Cracovie et Paris. La nouvelle doctrine leur procurait les mêmes textes, se repaissait des mêmes événements, mais permettait néanmoins aux « acteurs » locaux d'interpréter leurs propres performances. Ce nouvel « isme » employait le mot « juif » pour désigner, selon le lieu, les « libres-penseurs », les « riches », les « libéraux », les « francs-maçons » ou encore les « radicaux ». Contrairement aux autres idéologies balbutiantes qui s'affrontaient sur la scène politique, l'antisémitisme cherchait à unifier les différents corps sociaux, et non à les opposer. Michal Frankl exprime ainsi l'exaspération de l'historien contre un terme qui « ne peut être défini qu'*in situ* [6] ».

L'article de L. Wolf dans la célèbre *Encyclopedia Britannica* est sans aucun doute l'un des éléments fondateurs de l'étude moderne de l'antisémitisme politique, tant son influence est grande. Hannah Arendt, la première à avoir exposé la nature *sui generis* de l'antisémitisme, peut en un sens être considérée comme wolfienne. Depuis la guerre, les études sur l'antisémitisme ont trouvé leur *locus classicus* en Allemagne, ou plus précisément parmi les chercheurs d'origine allemande et autrichienne. Un flot de livres et d'articles a été produit par l'« école » de Bielefeld ainsi que par d'autres centres de recherche à Cologne, Düsseldorf, Berlin, Bochum, etc. Certains des meilleurs historiens que possède l'Allemagne ont écrit sur le sujet : Peter Pulzer, Helmut Berding, les frères Wilhelm et Hans Mommsen, Herbert Strauss, Reinhard Rürup, Wolfgang Benz...

Bien qu'il soit impossible de tirer des conclusions générales au sujet d'un groupe si hétérogène, au sein duquel l'indépendance de la recherche est de mise, il faut tout de même noter que ces historiens ont réussi à imposer une définition globalement acceptée de l'antisémitisme comme étant un phénomène de nature politique et social, et qu'ils ont séparé son étude de celles portant sur l'antijudaïsme diffus. Tous défendent également le fait que l'antisémitisme « post-émancipation

6 - Michal FRANKL, *Prag ist nunmehr antisemitisch. Tschechischer Antisemitismus am Ende des 19. Jahrhunderts*, Berlin, Metropol, 2011, ici p. 7. Dans cet ouvrage, M. Frankl va dans le même sens que D. Engel en défendant un antisémitisme qui ne possède pas de réelle signification initiale.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

juive », entre 1791 et 1871, se distinguait des anciennes formes de judéophobie parce qu'il était contraint d'exister dans une société de plus en plus démocratique. R. Rürup a ainsi montré que la législation qui visait à protéger certains des droits civils et politiques des juifs ne pouvait qu'exacerber la judéophobie traditionnelle au point de la faire éclater en une nouvelle forme, politique et indépendante. Comment, en effet, la religion ou les habitudes culturelles des juifs (les rabbins, le yiddish, les ghettos ou encore l'orthodoxie) pouvaient-elles rester l'objet de l'opprobre des « citoyens modernes » de cette nouvelle ère ? Les juifs les plus visibles s'étaient émancipés de la voie « traditionnelle » et avaient « envahi » les hautes sphères économiques, culturelles, sociales et politiques de la société qui les avait jusqu'alors exclus de ces domaines. Comment la haine des juifs aurait-elle pu rester la même alors que tant des leurs étaient devenus ouvertement athées, socialistes, sceptiques ou capitalistes ?

Au cours de la dernière décennie, c'est le Zentrum für Antisemitismusforschung (Centre de recherche sur l'antisémitisme) qui a été à la pointe des analyses empiriques sur les sources et les origines de ce concept [7]. Parmi les chercheurs qui lui sont associés, on peut trouver R. Rürup, W. Benz, Werner Bergmann, Ulrich Wyrwa, Christhard Hoffmann et Stefanie Schüler-Springorum, ainsi que bon nombre de doctorants publiant sur le sujet. Grâce à cet ensemble d'historiens, ce champ d'étude connaît aujourd'hui un véritable renouveau, nourri de nombreuses analyses empiriques et de réflexions théoriques de grande qualité [8]. Il est impossible de dépeindre ici cette immense entreprise : le Zentrum a construit

7 - Werner BERGMANN et Ulrich WYRWA, *Antisemitismus in Zentraleuropa. Deutschland, Österreich und die Schweiz vom 18 Jahrhunder bis zur Gegenwart*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2011, p. 1. Depuis sa fondation en 1982, le Zentrum s'est concentré sur l'aspect social, économique et politique de la question. Son premier directeur, Herbert Strauss, a développé dans les années 1980 un modèle nommé l'*objective Spannungstheorie*, qui considérait que le conflit social entre juifs et non-juifs était issu d'une compétition économique, d'une hostilité politique et de modes de vie divergeant, exacerbés par d'inattendues transformations sociales. Plus tard, Norbert Kampe et lui proposèrent la *Wahrnehmungstheorie*, ou « théorie de la perception », qui décrivait un antisémitisme découlant intégralement de « l'exagération de caractéristiques ou de semi-caractéristiques d'une minorité des juifs ». Voir la discussion critique dans Olaf BLASCHKE, *Offenders or Victims ? German Jews and the Causes of Modern Catholic Antisemitism*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2009, p. 23-24.

8 - Timothy BUCHEN, *Antisemitismus in Galizien. Agitation, Gewalt und Politik gegen Juden in der Habsburgmonarchie um 1900*, Berlin, Metropol, 2012 ; Marija VULESICA, *Die Formierung des politischen Antisemitismus in den Kronlaendern Kroatien und Slawonien, 1879-1906*, Berlin, Metropol, 2012 ; Klaus RICHTER, *Antisemitismus in Litauen. Christen, Juden und die « Emanzipation » der Bauern (1889-1914)*, Berlin, Metropol, 2013 ; Manfred HETTLING *et al.* (dir.), *Die « Judenfrage ». Ein europäisches Phänomen ?*, Berlin, Metropol, 2013 ; René MOEHRLE, *Judenverfolgung in Triest während des Faschismus und Nationalsozialismus, 1922-1945*, Berlin, Metropol, 2014 ; Andreas REINKE *et al.*, *Die « Judenfrage » in Mitteleuropa*, Berlin, Metropol, 2010 ; Iulia ONAC, *Antisemitismus in Rumänien, 1879-1914*, Berlin, Metropol, 2010 ; Christoph LEISKA, *Jüdische Integration und Antisemitismus in Skandinavien : Kopenhagen und Göteborg, 1870-1917*, Berlin, Metropol, 2014 ; Ulrich WYRWA, *Gesellschaftliche Konfliktfelder und die Entstehung des Antisemitismus. Das Deutsche Kaiserreich und das Liberale Italien im Vergleich*, Berlin, Metropol, à paraître.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

durant plus de trois générations, pierre après pierre, un incroyable monument d'érudition qui décrit la naissance d'une « nouvelle forme d'hostilité à l'encontre des juifs », incarnée dans des mouvements sociopolitiques qui prennent place entre 1875 et 1914 [9]. L'antisémitisme comme contre-culture se retrouve en Allemagne et en Autriche-Hongrie, mais aussi, quasi simultanément et sous une apparence similaire, dans une grande partie du reste de l'Europe (Bulgarie, Roumanie, etc.), ainsi que dans la France républicaine, et ce, avant même l'avènement d'Édouard Drumont (1844-1917), l'auteur de *La France juive* (1886). L'École du Zentrum décrit un antisémitisme qui se rapproche de mouvements sociaux complexes et singuliers, comme le syndicalisme, le catholicisme politique, ou encore les mouvements irrédentistes et nationalistes au sein de la monarchie danubienne.

L'étendue et la complexité des mouvements antisémites en Europe n'avaient pas encore été analysées ou étiquetées sous une forme unique *(Gestalt)*. L'antisémitisme se retrouve d'abord dans le phénomène polymorphe que fut le Mouvement de Berlin (1879-1882), qui devint ensuite, pendant une trentaine d'années, la source de différentes ondes de choc antisémites. Chacune d'entre elles possède sa fréquence locale et sa résonance nationale, dans plus d'une douzaine de régions et de pays – dont certains n'ont pas encore été complètement étudiés : la Galicie, les territoires tchèques, la Croatie-Slavonie, la Hongrie, la Bulgarie, la Grèce...

Ces travaux, nourris par une masse d'éléments empiriques, détaillent les structures des différents mouvements, leurs journaux, leurs idéologues, les activistes « radicaux » et « socialistes » qui les composent, leurs relations politiques avec d'illustres conservateurs ou d'inattendus alliés libéraux, le soutien de poids des universitaires... Ils s'intéressent à leurs différentes figures de proue (ecclésiastiques comme séculières), qui transposent la « vieille » religion dans le nouveau registre social-économique, à la mise en place de leurs partis politiques, souvent difficile, à leur proximité explicite et implicite avec le gouvernement. Sont également examinés les différents usages que ces mouvements firent du terme *« Rasse »* (race), qu'ils employèrent d'abord comme « mot choc » pour ensuite en faire l'un de leurs concepts topiques, intégré à une idéologie bien rodée. Ils cherchaient ainsi à satisfaire une certaine catégorie d'antisémites qui, bien que toujours minoritaires avant 1918, trouvaient le vocabulaire de la nation et du peuple *(Nation und Volk)* « trop généralisateur et trop universaliste pour servir de fondation [10] ». Enfin, le Zentrum s'est intéressé au kaléidoscope des réactions contre l'antisémitisme à travers l'Europe [11].

9 - W. Bergmann et U. Wyrwa, *Antisemitismus in Zentraleuropa*..., *op. cit.*
10 - Gavin I. Langmuir, *History, Religion, and Antisemitism*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 224. Il poursuit : « Instead, thanks to the new theories about class and race, they were able to symbolize themselves also or even primarily as something that transcended time and space, as members of a class or race, thereby attributing a cosmic significance to their identity that transcended national boundaries. »
11 - Voir notamment Ulrich Wyrwa (dir.), *Einspruch und Abwehr. Die Reaktion des europäischen Judentums auf die Entstehung des Antisemitismus (1879-1914)*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2010.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

La position de L. Wolf a néanmoins prévalu : la nouveauté principale dans le « nouvel » antisémitisme tient à l'indépendance que cette idéologie a gagnée vis-à-vis de la religion et de l'antijudaïsme, qui remontaient à un passé « médiéval ». Porter une telle attention à l'insertion sociale des juifs, ainsi qu'aux évolutions de leur profil socio-économique et culturel au sein des différents États, fait surgir la délicate question du rôle des juifs, voire de leur responsabilité, dans l'émergence de ce nouvel *Antisemitismus*. Moritz Lazarus, le grand ethnologue allemand, notait en 1880, lors de l'apogée du Mouvement de Berlin, causé par l'explosion inattendue de l'ire populaire à l'encontre des juifs locaux, que : « Strictement parlant, nous [les juifs] devrions rester silencieux. Nous devrions être autorisés à attendre silencieusement que le remède survienne. [...] Ce qui est appelé une fois de plus la Question juive n'est qu'une simple Question allemande [12]. » Les études qui portent aujourd'hui sur l'antisémitisme ont fait fi des mots employés par M. Lazarus sans pour autant contredire son propos ; l'ouverture d'esprit propre à la recherche moderne autorise à discuter en détail la présence juive et ses ramifications dans une société donnée sans pour autant blâmer les juifs, signe des progrès de l'historiographie.

Ainsi, Ivar Oxaal observe les faits suivants quant à l'insertion de l'importante minorité juive dans Vienne, la *Kaiserstadt* des Habsbourg. Si les juifs avaient véritablement devancé les autres Viennois en obtenant la majorité des postes de cadre, le modèle de compétition économique de l'antisémitisme aurait connu un succès encore plus important et le rôle de la paranoïa n'en aurait été que plus réduit [13]. I. Oxaal n'exclut en aucun cas le fait que d'autres facteurs plus importants aient pu participer à la montée de l'antisémitisme. Il examine simplement certains des « accélérateurs » nés de la haine des catholiques sociaux contre les juifs dans la fin des années 1880 et les années 1890.

De la même manière, une grande partie des historiens de l'antisémitisme – notamment Alexei Miller, Theodore Weeks, William Brustein, John Boyer et beaucoup d'autres – refuse toute approche qui considérerait les juifs dans un autre rôle que celui de victime. Selon les mots d'A. Miller, « il faut tenter de comprendre l'échelle et la nature des problèmes qui sont apparus au point de rencontre entre les particularités de la vie des juifs et les comportements économiques [...]. [L]a question ici n'est donc pas de savoir si les juifs russes souffrirent de violences et de discriminations – ils en furent très clairement les victimes. La question est plutôt de savoir si *toute* l'histoire des politiques impériales vis-à-vis des juifs peut

12 - Moritz LAZARUS, *Was Heisst National? Ein Vortrag*, Berlin, F. Dümmler, 1880, p. 1.
13 - Ivar OXAAL, « The Jews of Young Hitler's Vienna: Historical and Sociological Aspects », *in* I. OXAAL, M. POLLAK et G. BOTZ (éd.), *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1987, p. 35 et 37-39 : « It is difficult to resist the hypothesis that a general awareness in the huge Catholic working class of this broad contrast in economic status, and often job security, between themselves and the Jewish minority would have reinforced traditional prejudices against the Jews, independent of the degree of economic contact or competition, and independent, too, perhaps, of the outcry of Antisemitic agitators about the number of Jews in banking, journalism, and medicine. »

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

être vue comme une histoire d'oppression et de discrimination. Répondre non à cette question [...] est tout aussi évident [14]. » En somme, l'instrumentalisation de tel ou tel fait (allégué) concernant la présence des juifs dans la société par les antisémites ne prouve rien quant à une quelconque responsabilité juive dans leurs propres persécutions, et moins encore quant à leur démérite. Au contraire, elle renseigne plutôt sur l'idéologie, la stratégie et les tactiques de ces antisémites [15].

L'implacabilité de la longue durée des mentalités

Entraîné par l'habituelle audace de D. Nirenberg, l'on peut se poser la question de savoir si :

> *Trop de « liberté » nous a aveuglés, dissimulant le pouvoir du passé, la continuité, la possibilité que nous soyons contraints par ce qui a été fait ou pensé avant nous [...]. Si les idées sont considérées comme déterminantes ou comme asservissantes pour notre liberté d'action et d'expérimentation, alors une histoire se concentrant sur la liberté se doit de minimiser la place accordée aux idées* [16].

La différence entre les juifs stigmatisés pour des prétextes multiples et variés et ceux qui subissaient des attaques pour la seule et unique raison qu'ils étaient juifs est-elle aussi importante que ce que les acteurs (et peut-être les victimes) affirmaient, ou que ce qu'ont cru les historiens ? N'est-il pas inévitable que, lorsque l'on parle des juifs, il y ait toujours plus d'éléments en jeu que ce qu'en disent les acteurs ? Négliger cette possibilité revient à rendre hommage à une fausse complexité, à un faux historicisme. Il me semble qu'aucun historien de l'antisémitisme ne peut correctement effectuer son travail d'analyse et d'explication s'il ignore la question de ses origines.

Dans tous les cas, depuis que l'*Antijudaism* de D. Nirenberg a été publié, cette question ne peut plus être remise à plus tard. Soutenu par la minutieuse analyse de trois mille ans d'histoire, le médiéviste de l'université de Chicago reprend les intuitions de bon nombre d'historiens (Heiko Oberman, Ronald Schechter, Adam Sutcliffe, Derek Penslar, etc.) pour décrire ce qu'il appelle « le judaïsme de

14 - Alexei MILLER, *The Romanov Empire and Nationalism*, Budapest, Central European University Press, 2008, p. 127, c'est moi qui souligne.

15 - Albert S. LINDEMANN, *Esau's Tears: Modern Antisemitism and the Rise of the Jews*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. XVII et 23 : « not all hostility to Jews, individually or collectively, has been based on fantastic chimerical views of them, or on projections unrelated to any palpable reality. As human beings, Jews have been as capable as any other group of provoking hostility in the everyday secular world. » Pour une critique de cette position controversée, voir O. BLASCHKE, *Offenders or Victims*..., *op. cit.*, p. 115-120 *sq.* ; Peter PULZER, « Why was there a Jewish Question in Imperial Germany ? », *Leo Baeck Institute Year Book*, 25-1, 1980, p. 133-146.

16 - David NIRENBERG, *Antijudaism: The Western Tradition*, New York, W. W. Norton, 2013, p. 9. Voir à ce sujet l'article de Maurice Kriegel dans ce numéro.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

la pensée ». Les réactions contre les juifs et le judaïsme ont fait naître dans la société non juive un « mode de pensée », un imaginaire social, une mentalité anti-judaïque diffuse, ancienne, bien souvent semi-consciente, qui a établi ses métaphores, ses *topoi* et ses dualismes [17].

De quoi parle-t-on lorsque l'on évoque la haine des juifs ? Est-il possible de s'y intéresser autrement qu'à travers la longue durée ? S'agit-il d'une idéologie ? Il est vrai qu'à l'ère moderne, ainsi qu'à plusieurs reprises dans le passé, cette haine des juifs semble s'être constituée en un ensemble de doctrines spécifiques, bien que parfois incohérentes. Néanmoins, toute personne qui étudie ce concept ne manque pas de remarquer que l'antisémitisme dans son sens (trop) large, employé comme il l'est aujourd'hui, est à la fois bien plus et bien moins qu'une idéologie – c'est-à-dire moins visible, moins conscient et moins facile à mesurer. Doit-il par conséquent être qualifié de judéophobie ou d'antijudaïsme ? Même ces termes, pourtant assez lâches, semblent trop définis pour décrire ce qui reste une attitude embryonnaire sous-jacente, reposant sur cette idéologie totalisante qu'est l'antisémitisme au sens moderne. La « haine des juifs » est pourtant un des piliers sur lesquels cette même idéologie s'appuie, bien que ses adeptes ne le réalisent ni ne l'admettent facilement.

Est-ce cette « attitude embryonnaire » que cherche à décrire H. Oberman dans son étude sur l'antisémitisme dans l'Allemagne réformiste, lorsqu'il parle des juifs comme étant au service de Martin Luther « pour la grammaire mais non pour la grâce [18] » ? Ce point a été repris par R. Schechter quand il explique que les Lumières françaises se servaient des juifs et du judaïsme pour « penser avec [19] ». A. Sutcliffe va dans le même sens lorsqu'il relève les « régularités frappantes » avec lesquelles le judaïsme fut convoqué, selon une mécanique quasi intellectualisée, dans les textes des physiocrates et des mercantilistes, qui avaient tendance à définir toute « antithèse » de leurs « propres valeurs ou opinions » en en appelant aux « juifs ». Grâce à Zygmunt Bauman, on soupçonne « le juif » d'avoir eu un rôle « positif » dans l'outillage mental de ces hommes [20].

L'étude d'Andrei Oişteanu sur la présence continuelle des juifs dans le folklore roumain et, plus généralement, dans celui d'Europe orientale et centrale

17 - A. Confino, *A World Without Jews...*, *op. cit.*, p. 194, montre les résultats tragiques de cette « façon de penser » : « For the Nazis, the Jews were never a mere political enemy but a redemptive, historical one. [...] Neither liberalism nor communism, neither Roosevelt nor Stalin, held the key to this struggle, for they were mortal enemies who would come and go. Rather, Jews did: 'The Jewish question', as the Reich Press Office declared in early 1944, 'is the key to world history'. »

18 - Cité par Abraham Melamed, « The Revival of Christian Hebraism », *in* J. Karp et A. Sutcliffe (éd.), *Philosemitism in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 65.

19 - Ronald Schechter, *Obstinate Hebrews: Representations of Jews in France, 1715-1815*, Berkeley, University of California Press, 2003.

20 - Zygmunt Bauman, « Allosemitism: Premodern, Modern, Postmodern », *in* B. Cheyette et L. Marcus (éd.), *Modernity, Culture and the « Jew »*, Standford, Standford University Press, 1998, p. 143-156.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

– notamment sa merveilleuse phrase : « L'image des juifs est si bien enracinée que le juif lui-même en est dévoré » – nous déplace vers un horizon anthropologique et nous confronte par conséquent aux concepts d'imaginaires social et mental. Il ajoute que : « Dans l'affrontement entre le juif 'imaginaire' et le juif 'réel', il n'y a qu'une issue possible. Ce dernier n'a pas la moindre chance » [21]. La puissance de cet imaginaire social si particulier a été soulignée par Kenneth Moss lorsqu'il interroge – avec réticence me semble-t-il – le désir de ses collègues, « compréhensible et louable, de trouver une capacité d'action autonome, une créativité, et une certaine noblesse dans la vie de nos sujets [22] ». K. Moss craint que la découverte de l'épanouissement socioculturel des juifs dans la Russie tsariste ne change rien au fait qu'ils ne bénéficiaient, en réalité, que d'une faible capacité d'action autonome. Les juifs russes étaient en effet confrontés à un imaginaire social imprégné d'antijudaïsme, qui ne tenait aucun compte des diverses décisions prises par le gouvernement. Le « juif », à la manière de la « rose » de Gertrude Stein, est un mot qui ne perd jamais son sens. C'est l'« étranger secrètement familier » de Sigmund Freud.

Cette diminution du libre arbitre des acteurs historiques s'insère dans un courant philosophique « essentialiste », politiquement incorrect. Celui-ci prive les êtres humains de leur capacité existentielle à agir indépendamment de leur éducation, de leur classe, de leur habitus, de leur nationalité, etc. Ce genre de mouvement terrifie les historiens qui, ces temps derniers, s'attachent à défendre le contraire en décrivant tout ce que leurs sujets d'étude « auraient pu faire » ou « auraient pu être ». Bref, ils sont ainsi forcés de se confronter à leur inconfort. Les historiens s'évertuent sans cesse à imaginer « ce qui aurait pu se passer », à inventer des raisonnements contre-factuels qui persuaderaient les lecteurs de l'étendue des possibilités issues des phénomènes les plus historiques. Nous élargissons ainsi le spectre de la liberté humaine sous la forme d'une volonté individuelle et collective. Je voudrais faire une entorse à ce procédé en m'appuyant sur les remarquables analyses de D. Nirenberg [23]. Et si l'imaginaire social concernant « le juif » était si profondément enraciné qu'il en limiterait la liberté des acteurs ? Et si le terme même d'« acteur » était ironiquement le terme exact pour qualifier des individus jouant des rôles écrits pour eux, non par eux ? Les historiens n'apprécient pas cette idée, mais un philosophe comme Charles Taylor la soutient, lorsqu'il écrit « [ne]

21 - Andrei OIŞTEANU, *Inventing the Jew: Antisemitic Stereotypes in Romanian and other Central East-European Cultures*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2009, p. 266.
22 - Kenneth B. MOSS, « At Home in Late Imperial Russian Modernity: Except where they weren't: New Histories of Russian and East European Jews, 1881-1914 », *The Journal of Modern History*, 84-2, 2012, p. 401-452, ici p. 436.
23 - Voir les commentaires sur *Antijudaism: The Western Tradition* par Michael WALZER, « Imaginary Jews », *The New York Review of Books*, 20 mars 2014 ; Anthony GRAFTON, « Imaginary Jews », *The New Republic*, 11 octobre 2013 ; John CONNELLY, « Through a Glass Darkly », *Commonweal*, 16 septembre 2013 ; Maurice SAMUELS *et al.*, « *Anti-Judaism: The Western Tradition*. By David Nirenberg », *Jewish History*, 28-2, 2014, p. 187-213 ; Alan T. LEVENSON, « David Nirenberg. *Anti-Judaism: The Western Tradition* », *The American Historical Review*, 119-3, 2014, p. 837-839.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

pas [faire] simplement référence à des événements du passé, ni allusion aux circonstances concrètes du présent, mais à une réalité théologique dont la vérité transcende le temps [24] ». Les « vérités qui transcendent le temps » n'ont jamais été du goût des historiens. L'antisémitisme est-il inextricablement mêlé à une vérité anhistorique, malgré les dénis vigoureux de ses partisans et des historiens ?

Sans rejoindre une sorte de déterminisme historique, les mots de C. Taylor tendent à indiquer que, dans la longue histoire de la haine des juifs, certaines choses ont changé quand d'autres sont restées identiques. Rappelons-nous les résultats d'une enquête des années 1960 qui montre que la « haine-des-juifs-simplement-car-ils-sont-juifs » *(hatred-of-Jews-simply-because-they-were-Jews)* alimente en sous-main une myriade de justifications évasives données par les interrogés pour rationaliser les sentiments, les actions et les prises de décision anti-juifs [25]. Ces raisons, en elles-mêmes, ne sont pas inintéressantes, et ne peuvent pas toutes être vues comme de simples « prétextes ». Un marchand allemand fulmine contre un marchand juif, lui enviant son succès, mais pas contre un marchand luthérien, ou du moins à un degré bien moindre. Un disciple de Karl Lueger en Autriche grogne contre « les socialistes démocrates juifs », et non pas contre les mêmes, mais non-juifs, ou moins fréquemment et de façon moins vindicative. Quelle est la variable indépendante qui se cache derrière ces raisonnements historiquement observables ? On peut voir à travers les études les plus récentes que même une vaste palette d'antijudaïsmes et d'antisémitismes ne permet pas de couvrir l'ensemble du spectre de leurs manifestations, et que quelque chose d'autre les alimente.

Cet article part de ce point de vue. D. Nirenberg a exploré l'antijudaïsme en tant que mentalité et en tant que catégorie de pensée. Cependant, il n'a pas pris en compte les divers moments historiques et les différents processus à travers lesquels l'antijudaïsme initialement diffus s'est transformé en un antisémitisme idéologique conscient et structuré. Il n'a pas non plus considéré les manières, conscientes ou inconscientes, avec lesquelles les acteurs de l'antisémitisme s'accrochent aux éléments d'antijudaïsme sous-jacents qui reposent au sein de leur « nouvelle » idéologie [26]. S'il m'est permis d'employer une métaphore, je suggérerais de comparer leur relation à la surface de la fleur du nénuphar de l'antisémitisme, sous laquelle se cache une racine qui plonge dans les profondeurs de l'inconscient collectif d'une société, où s'est déposé avec le temps un imaginaire social du « juif » qui s'est accumulé au fil des siècles.

Ainsi, un point important que les recherches allemandes, et plus précisément berlinoises, oublient de soulever est que les attaques les plus nourries contre les

24 - Charles TAYLOR, *A Secular Age*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2007, p. 95.

25 - Charles Y. GLOCK et Rodney STARK, *Christian Beliefs and Anti-Semitism*, New York, Harper and Row, 1966.

26 - Le livre de D. Nirenberg ignore les programmes, les partis et les individus qui composent les mouvements antisémites de la fin du XIX^e^ siècle pour se concentrer sur l'étendue sous-jacente des comportements sociaux. Selon ses propres dires, il ne s'agit pas d'un livre traitant de l'antisémitisme politique.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

juifs – contre leur montée fulgurante dans les hautes sphères de l'éducation, de la culture, du journalisme ou encore de la finance en Allemagne, en Autriche ou en Hongrie, contre la fondation de l'Alliance israélite universelle en 1860, ou même contre les vagues d'immigrants juifs venus de l'Est – permettent au mieux de comprendre la temporalité et la nature des réponses antisémites, mais pas leur radicalité. Autrement dit, du point de vue d'une approche épistémologique de l'histoire, ces attaques instruisent sur la nature des déclencheurs *(triggers)* et des accélérateurs *(precipitants)* de l'antisémitisme, mais ne parviennent pas à expliquer l'étendue et la virulence des réactions contre les juifs. Parce qu'ils ont été contraints de souffrir d'une nuée de généralisations négatives durant deux millénaires, les juifs ne sont comparables à aucune autre minorité, pas plus qu'au « prolétariat », ni aux sociaux-démocrates. Toute tentative de réponse de leur part eut été vaine, à moins d'accepter de quitter définitivement le pays. Les législations qui visaient à corriger telle ou telle injustice n'auraient en aucun cas fait disparaître la haine des juifs. Elles auraient simplement dissimulé cette haine sous le voile d'une accalmie trompeuse, balayée au moindre prétexte pour être à nouveau étalée au grand jour. Analyser les différentes formes d'antisémitisme mène inévitablement à la même conclusion : les éléments visibles sont surdéterminés.

Ainsi, même lorsqu'ils sont tous pris en compte, subsiste un résidu, un implicite supplémentaire, source d'une surprenante frustration pour l'historien. T. Weeks souligne le fait que l'antisémitisme dans le royaume de Pologne en 1911 ne peut être vu comme une émanation de la religion, et il insiste sur l'inutilité d'une analyse reposant sur la notion de l'« éternelle judéophobie catholique [27] ». Néanmoins, l'instant suivant, il admet avec quelque réticence que, après avoir expliqué l'émergence de l'antisémitisme et du « noyau rationnel » des attaques contre les juifs (par exemple, les « Litvaks », arrivant de Pale, provoquent la colère des Polonais ; l'intransigeance des sionistes, etc.), un « mystérieux noyau » continue à lui échapper. O. Blaschke conclut : « L'antisémitisme catholique visait d'abord le libéralisme, le modernisme, l'émancipation, etc. » Mais lorsque la possibilité s'offrait à lui de « les étiqueter comme 'juifs', ils paraissaient être deux fois pires » [28]. En tenant compte de tous ces éléments, l'historien de l'antisémitisme saisit peut-être mieux ce qui les rendait « deux fois pires ». Il ferait donc bien de sérieusement considérer l'importance du bagage historique, conscient ou non, que portent tous les acteurs, dissimulé derrière la complexité des éléments factuels. Le mécanisme d'attaque contre les juifs est le suivant : les antisémites se sont servis des traditions religieuses des juifs, de la taille de leur communauté, de leur succès culturel et social, ainsi que de leur fierté communautaire, pour les ériger en une menace contre leur intégrité ainsi que celle de leur société, voire de toute société. Pour rendre la chose plausible à leurs yeux comme à ceux du plus grand nombre, ils n'eurent d'autre choix que de s'appuyer implicitement sur une mentalité déjà bien établie.

27 - Theodore Weeks, *From Assimilation to Antisemitism: The « Jewish Question » in Poland, 1850-1914*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 2006, p. 154.
28 - O. Blaschke, *Offenders or Victims...*, *op. cit.*, p. 74.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

La psychanalyse propose une analogie éclairante : prenons un patient agacé lorsque son analyste lui suggère que les problèmes obsédants qu'il rencontre avec sa femme ont moins à voir avec les événements qu'il traverse à ce moment précis qu'avec des conflits dissimulés dont il n'a pas conscience. L'énonciation par l'analyste du « conflit primaire » peut être d'abord reçue par son client comme choquante, infondée ou complètement incompréhensible. Ce n'est qu'après une longue période de résistance, à la suite d'un lent processus de discussion et de réappropriation, que ce dernier sera capable de percevoir les origines et les conséquences majeures d'un problème qui avait été jusqu'ici caractérisé par une multitude de réactions d'une importance très variable.

Le Zentrum de Berlin a brillamment exhumé une masse de données fournissant d'innombrables informations sur la culture antisémite lors de sa soudaine irruption dans la sphère politique internationale, ainsi que sur la durée variable du phénomène dans l'Europe d'avant-guerre. Grâce aux éléments que ces historiens ont découverts et à leur analyse détaillée, l'étude de l'antisémitisme connaît un vigoureux renouveau. Il me semble cependant que ces chercheurs sont restés trop centrés sur la compréhension que les antisémites avaient d'eux-mêmes. Les conflits sociaux et économiques, ainsi que l'exclusivisme culturel généralisé sont bien sûr d'une très grande importance dans toute tentative d'explication du nouvel « isme » de 1879. Mais l'impressionnante concaténation de facteurs sociaux, économiques, culturels et politiques ne constitue que l'« accélérateur » et le « déclencheur » de l'antisémitisme. Ces facteurs, qu'il faut absolument exposer et analyser, ne doivent cependant pas être considérés comme une fin par l'historien. Celui-ci se doit de ne jamais négliger l'analyse des « présuppositions » et des « préconditions » qui, bien que plus familières parce que plus durables, sont les piliers inamovibles de l'émergence de la « nouvelle hostilité contre les juifs [29] », sans se soucier uniquement de la compréhension qu'en avaient les Européens de la fin du XIX^e siècle [30].

Pour le dire autrement, l'appel à « retourner aux archives » lancé par le Zentrum ne résout pas tous les problèmes [31]. Il serait utile de relire ce que souligne Clifford Geertz sur l'importance de la perspective religieuse, et d'adopter une

29 - Cette hiérarchie des liens de causalité (présuppositions, préconditions, accélérateurs et déclencheurs) fut conçue par Lawrence STONE, *The Causes of the English Revolution, 1529-1642*, New York, Harper and Row, 1972.

30 - La critique d'O. BLASCHKE, *Offenders or Victims...*, *op. cit.*, p. 122, sur ce qu'il appelle « la théorie socio-historique » anticipe la position de D. Nirenberg : « Notwithstanding the breadth and plurality of social history [...] it often has not taken seriously enough the autonomous power of ideas, the details of discourses, and the sophisticated complexity of mentalities and religions. Without considering the topoi and their mental breeding ground, it is difficult to identify the effects of the development of antisemitic prejudice. It would not be satisfying to resort to a hasty explanation of everything as an outlet for social circumstances and socio-economic crises. »

31 - Ulrich WYRWA, « The Language of Antisemitism in the Catholic Newspaper in Venise during the Fin de Siècle: *Il Veneto Cattolico/La Difesa* », essai délivré lors du colloque « On the Religious Roots of Anti-Jewish Hatred: Catholic Paths to Anti-Semitism in 19th Century Europe », Venise, mars 2014.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

méthode tant herméneutique (interprétative) que scientifique et empirique. L'analyse complète de l'antisémitisme ne peut s'effectuer par l'édiction de lois, à la manière d'une science expérimentale. Il s'agit plutôt d'extraire le sens d'un « écheveau d'indice » auquel l'homme est « suspendu » et « qu'il a lui-même confectionné » [32]. S'il faut trouver une faiblesse dans les recherches du Zentrum, c'est précisément que ce mouvement n'a pas reconsidéré la relation entre l'antisémitisme « scientifique », la religion et le religieux. Pour atteindre cet objectif, l'accumulation de nouveaux documents et d'éléments empiriques inédits ne suffira pas [33].

Le mystique

Lorsque je vous ai parlé de Spinoza, ce n'est pas sans religion que vous avez écouté [34].

Malgré sa sévérité, l'idée selon laquelle la chrétienté occupe une place centrale dans l'histoire de la haine des juifs reste peu contestée. Pendant deux millénaires, la religion chrétienne a appliqué sans remords ce que Jules Isaac appelle « l'enseignement du mépris [des juifs et du judaïsme] [35] ». Il est impossible de feuilleter une édition de la superbe histoire de l'antisémitisme de Léon Poliakov sans percevoir la manière dont l'*Ur-Probleme* du judaïsme et de la chrétienté alimente son analyse [36]. Il en va de même de la classification d'Uriel Tal sur les relations contradictoires entre chrétienté et antisémitisme raciste au sein du *Kaiserreich* [37], ou de la thèse du « lien flottant » *(nesso fluttuante)* de Giovanni Miccoli entre l'antisémitisme moderne et l'antijudaïsme usé de la Rome catholique du XIX[e] siècle [38], ou encore

32 - Clifford GEERTZ, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York, Basic Books, 1973, p. 5 ; *Id.*, « Religion as a Cultural System », *in* M. BANTON (éd.), *Anthropological Approaches to the Study of Religion*, Londres, Tavistock, 1966.

33 - Shulamit VOLKOV traite ce phénomène de « zone intermédiaire » dans *The Rise of Popular Antimodernism in Germany: The Urban Master Artisans, 1873-1896*, Princeton, Princeton University Press, 1978 ; comme le fait Philip G. NORD dans *The Politics of Resentment: Shopkeeper Protest in Nineteenth-Century Paris*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

34 - Friedrich Schlegel, cité dans Jeffrey S. LIBRETT, *The Rhetoric of Cultural Dialogue: Jews and Germans from Moses Mendelssohn to Richard Wagner and Beyond*, Stanford, Stanford University Press, 2000, p. 134.

35 - Jules ISAAC, *L'enseignement du mépris. Vérité historique et mythes théologiques*, Paris, Fasquelle, 1962.

36 - Léon POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Seuil, 1991, 2 vol.

37 - Uriel TAL, *Christians and Jews in Germany: Religion, Politics, and Ideology in the Second Reich, 1870-1914*, trad. par N. Jacobs, Ithaca, Cornell University Press, 1975.

38 - Giovanni MICCOLI, « Antiebraismo, antisemitismo : un nesso fluttuante », *in* C. BRICE et G. MICCOLI (dir.), *Les racines chrétiennes de l'antisémitisme politique, fin XIX[e]-XX[e] siècle*, Rome, École française de Rome, 2003, p. 3-23 ; *Id.*, « Santa Sede, questione ebraica e antisemitismo fra Otto e Novecento », *in* C. VIVANTI (dir.), *Storia d'Italia*, vol. 11-2, *Gli Ebrei in Italia*, Turin, G. Einaudi, 1997, p. 1371-1574.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

de l'étude exhaustive des stéréotypes antisémites tirés du folklore et des mythes d'Europe de l'Est par A. Oişteanu [39].

Malgré tous ces éléments, la grande majorité des études portant sur la première vague d'antisémitisme d'avant 1914 persiste obstinément à ne pas s'intéresser au religieux. À moins que les analyses ne se penchent directement sur les institutions religieuses ou sur la persistance de mythes culturels, elles sous-estiment toutes l'importance constitutive et durable de la religion et du religieux dans la mentalité des antisémites et de leur audience, ainsi que dans les programmes et les doctrines de leurs partis. Une telle omission est dangereuse. Marcel Gauchet apporte un avis éclairant sur les études empiriques, et plus particulièrement sur celles qui touchent à l'antisémitisme, lorsqu'il remarque que la société moderne n'est pas entièrement sans religion, mais qu'il s'agit plutôt d'une société dont les articulations majeures ont été formées en « métabolisant la fonction religieuse ». Si l'on reconnaît l'importance centrale du religieux, est-il possible de le retirer intégralement de cette articulation historique si spécifique que l'on nomme « antisémitisme » ?

Il est important de montrer que les discours des antisémites contiennent des degrés variables de religiosité et que, bien souvent, porte-parole comme adeptes font ouvertement référence à la religion [40]. La chose est également vraie chez des « racistes anticléricaux » auto-désignés, comme Eugen Dühring, le philosophe le plus « reconnu » de la première vague d'antisémitisme. Celui-ci affirme que « les juifs sont une race, pas une religion », mais qu'il est impossible de les affronter sans « une autre sorte de conviction spirituelle » [41]. On peut retrouver dans les propos des germanophiles disciples de Georg Ritter von Schönerer en Autriche le même besoin d'une « nouvelle spiritualité », malgré leur initiative anticléricale ostentatoire de « rupture avec Rome ». De ce point de vue, la propagation et la virulence des attaques antisémites contre les juifs étaient en partie dues au passé de la religion, mais également, selon la terminologie de M. Gauchet, à sa « métabolisation » dans la société du XIX^e siècle.

L'antisémitisme n'a pas pour autant séduit parce qu'il était « chrétien », au contraire, ses adeptes exprimaient une volonté d'éloignement avec le christianisme [42].

39 - A. Oişteanu, *Inventing the Jew*..., *op. cit.*, montre la manière dont le conflit socio-économique en Europe centrale et orientale était toujours soutenu, subtilement modelé, par d'anciens préjugés religieux.

40 - C'est ce à quoi je m'emploie dans une étude (en cours d'écriture) comparant les antisémitismes allemands, français et autrichiens de 1870 à 1920.

41 - Cité dans Alexander Jacob, *Eugen Duhring on the Jews*, Brighton, Nineteen Eighty Four Press, 1997. A. Confino, *A World Without Jews*..., *op. cit.*, p. 68, résume cette position : « It was not the Jewish body per se that posed a danger but the Jewish spirit produced by this body. [...] For Germans, biology was fundamentally a moral category of right and wrong because, they believed, of the way it determined their spirit or, to use the current terminology, their culture. »

42 - De même, il est possible de montrer que le clerc Adolf Stoecker, par exemple, prend la peine de dissocier son « problème » avec les juifs de la religion. Il s'agit là d'une posture politique nécessaire et efficace.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

Cependant, l'antisémitisme de la première vague était bien plus ouvertement chrétien, voire manifestement clérical, que ce qui a été admis. Même l'antisémitisme le plus purement raciste, reposant uniquement sur des arguments socio-économiques, était entendu, écouté peut-être, justement parce qu'il était communiqué sur un mode culturel teinté de religion, duquel il découlait. Considérons seulement la passion qui accompagnait les manifestations contre la finance juive (mais pourquoi seulement juive ?) : les cris et la clameur montaient dans l'arrière-pays galicien comme à la bourse de Vienne. Les institutions banquières et financières avaient certainement évolué depuis l'époque médiévale et, pourtant, les fondements émotionnels et moraux de ces manifestations condamnaient « l'usure », ce terme biblique couramment utilisé au XIX^e siècle. De la même manière, des expressions religieuses et culturelles comme « Moloch », « Veau d'or », « trente pièces d'argent », « connaître le juif c'est connaître le Diable », etc., ressurgissaient inlassablement. Toutes ces formules possédaient une connotation religieuse qui aurait pu être immédiatement reconnue, non seulement dans l'Autriche catholique et conservatrice de Karl von Vogelsang, dans l'Allemagne luthérienne d'Otto Glagau ou dans la France anticléricale d'Alphonse Toussenel, mais aussi, aux mêmes endroits, huit siècles plus tôt. Tous ces hommes fondaient leurs protestations contre la « société bourgeoise » sur des termes moraux, accompagnés de références religieuses récurrentes.

O. Blaschke va jusqu'à suggérer que le XIX^e siècle a connu « une seconde ère confessionnelle », menée par l'Église catholique de Rome, aussi réactionnaire que réactive. Il va sans doute trop loin, mais il est difficile de comprendre la dissémination du nouvel antisémitisme dans la grande majorité des vieilles sociétés catholiques, de la Galicie au Vorarlberg, de Vienne à Paris, sans employer au moins une partie de sa théorie [43]. Toujours est-il que le point ici discuté ne concerne pas la religion institutionnalisée en tant que telle, mais le religieux au sens de M. Gauchet, en ce qu'il se « métabolise » à travers une société structurellement post-religieuse. Je m'appuie également sur le concept de « religiosité » tel que l'emploie Gavin Langmuir qui décrit la mentalité et les actions des antisémites et de leur audience en tant qu'individus :

> *S'il est possible pour un peuple de vivre sans religion et pour la religion de ne pas nécessairement être l'une des composantes des sociétés, il n'en va pas de même avec la religiosité* [44].

G. Langmuir écrit : « en réponse aux conditions et aux mentalités radicalement nouvelles, d'anciennes dimensions de la religiosité étaient exprimées à travers

43 - Comme le note Uriel TAL, *Religious and Anti-Religious Roots of Modern Antisemitism*, New York, Leo Baeck Institute, 1971, p. 177 : « It was precisely the anti-Christian and antireligious ideology of racial anti-Semitism which hampered the first anti-Semitic parties in their efforts to utilize the economic crisis for the political development [...] [because] what still attracted the masses was the classical, traditional Christian anti-Judaism, however adapted it may have become to the new economic conditions. »
44 - G. I. LANGMUIR, *Toward a Definition of Antisemitism*, *op. cit.*, p. 208-209.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

de nouvelles voies, permettant le développement d'une religiosité totalement neuve qui engendra une nouvelle sorte de religion [l'aryanisme] [45] ». Quand Jean-Paul Sartre observe qu'« en adhérant à l'antisémitisme, il n'adopte pas simplement une opinion, il se choisit comme personne [46] », il décrit la « religiosité » au sens de G. Langmuir, c'est-à-dire quelque chose qui dépasse la somme des choix rationnels d'une personne en réponse à un stimulus donné. C. Geertz défend l'idée selon laquelle la manière dont la religion interprète le monde n'est pas celle de la science, du bon sens, ou de l'esthétique : « son caractère particulier apparaît de manière plus tranchée [47] ». J'ajouterai seulement qu'il n'est pas nécessaire qu'elle le fasse d'une manière traditionnellement religieuse (doctrinale ou ecclésiastique).

Il existe un caractère spécifique au discours antisémite, qui contraste avec les discours de beaucoup d'autres mouvements politiques du XIX^e siècle, sinon la totalité (nationalisme, socialisme, libéralisme, etc.). Il est possible de tous les analyser en distinguant plusieurs niveaux : les « accélérateurs » et les « déclencheurs » au premier plan ; les « présuppositions » et les « préconditions », souvent plus floues, à l'arrière-plan [48]. Par « arrière-plan », C. Taylor entend la « compréhension peu structurée et vaguement articulée de toute situation, au sein de laquelle certaines instances de notre monde se présentent à nous à travers le sens qu'elles possèdent [49] ». L'antisémitisme, plus que les autres idéologies, s'appuie sur un arrière-plan fait de religion et de religieux, que ses partisans appréhendent mal. Et qu'ils rejettent lorsqu'ils en prennent conscience.

Le politique

Quand le monde est en jeu, il ne peut y avoir de catégorie plus large que le politique [50].

Nonobstant toute contradiction préalable, si l'on pose la question « Qu'est-ce que l'antisémitisme ? », il est clair que les études actuelles le voient comme une forme politique : du politique flanqué d'éléments sociaux, économiques, culturels, raciaux même, mais avant tout du politique. Comme le notent Max Horkheimer et

45 - G. I. Langmuir, *History, Religion, and Antisemitism*, *op. cit.*, p. 163 et 230-231.
46 - Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, P. Morihien, 1946, p. 53.
47 - C. Geertz, *The Interpretation of Cultures...*, *op. cit.*, p. 111.
48 - Dik van Arkel, *The Drawing of the Mark of Cain: A Socio-Historical Analysis of the Growth of Anti-Jewish Stereotypes*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009, p. 400-415 : « The modern anti-Semitic social protest, ideologically condemning the existing social order, betrays the same obsession as the medieval one [...]. Continuously growing stereotyping [...] derived from the originating theological stigmatization, is nowhere at odds with accusations of a more economic nature. The one can be thought of as the rationalization of the other, and vice versa. Murderers will be plunderers, and plunderers will be murderers. »
49 - C. Taylor, *A Secular Age*, *op. cit.*, p. 173 : « Humans operated with a social imaginary well before they ever got into the business of theorizing about themselves. »
50 - Michael Steinberg, *Judaism Musical and Unmusical*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 37.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

Theodor Adorno, quelle que soit l'origine de l'antisémitisme dans « les relations sociales objectives, [...] dans le conscient et l'inconscient des masses, [...] il s'actualise dans le politique [51] ». En ce sens, il faut se rappeler que l'*Antisemitismus* n'est pas issu du tristement célèbre pamphlet de W. Marr écrit en 1879, travail « théorique », voire idéologique, dans lequel le mot n'apparaît même pas. Il ne prit vie que dans le titre et dans la propagande de la Ligue antisémite *(Die Antisemiten Liga)*, fondée peu de temps après la publication dudit pamphlet. En d'autres mots, l'antisémitisme fut forgé pour nommer et pour armer une entité politique. La Ligue attira quelques centaines de membres, dont la majorité quitta le mouvement après la publication de leur nom dans les journaux. Mais si elle disparut rapidement, elle légua malgré tout un nouveau terme au lexique politique. Le mot fut encensé par le Mouvement de Berlin, ce phénomène complexe et hautement politisé qui surgit en même temps que la Ligue, et qui fut bien plus destructeur. L'*Antisemitismus*, en tant que mouvement politique, se propagea tant et si bien qu'il parvint à atteindre la France républicaine dès 1883 [52]. Tout laissait à croire que, après s'être embrasée si dramatiquement, cette idéologie allait provoquer une déflagration durable. Aucun mouvement n'avait produit une telle vague d'excitation et d'attirance à travers l'Europe depuis 1848. Pendant un moment, il acquit une mystérieuse popularité : il fut employé dans des travaux « théoriques » comme dans les programmes des partis politiques et des mouvements d'opposition. Il servit de « code culturel » pour signaler les sympathies idéologiques d'un individu, ou de raccourci signifiant, selon les cas, « question sociale », « socialisme » ou « marxisme ».

En 1893, l'antisémitisme atteignait son apogée en Allemagne, menaçait de prendre le pouvoir à Vienne, et était intensément discuté en France. Une enquête internationale sur cet « isme » qui n'était plus si nouveau fut menée par le fameux journaliste allemand Hermann Bahr, lui-même attiré par l'aspect social du mouvement. H. Bahr rencontra trente-huit leaders européens de divers milieux et en conclut que l'antisémitisme ne pouvait être vu que comme un *Ding as sich* (une chose en soi) passionnel, et non pas comme l'auxiliaire d'autres programmes ou d'autres idéologies [53]. On peut se demander comment ceux qui étaient encore en vie en 1914 auraient répondu à H. Bahr s'il les avait de nouveau interrogés une génération plus tard. Il ne le fit pas, au moins pour une raison qui est révélatrice : H. Bahr s'était lui-même éloigné des sentiments judéophobes de sa jeunesse [54],

51 - Paul MASSING, *Vorgeschichte des Politischen Antisemitismus, aus dem Amerikanischen übersetzt und für die deutsche Ausgabe bearbeiten von Felix J. Weil*, Francfort-sur-le-Main, Europäische Verlagsanstalt, [1959] 1986, p. V-VIII, ici p. VI.

52 - Sujet de la thèse à venir de Damien GUILLAUME, « Les débuts de l'agitation 'antisémitique' en France dans une perspective européenne. Contribution à l'histoire de l'antisémitisme », EHESS.

53 - Hermann BAHR, *Der Antisemitismus. Ein internationales Interview*, Berlin, S. Fischer, 1894.

54 - H. Bahr ne redécouvrit ses sentiments profondément ambivalents à l'encontre des juifs qu'après la guerre, en 1932. Voir « Bahr, Hermann » par Werner Bergmann *in* Wolfgang BENZ (dir.), *Handbuch des Antisemitismus. Judenfeindschaft in Geschichte und Gegenwart*, vol. 2.1, *Personen A-K*, Munich, De Gruyter Saur, 2009.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

comme bon nombre de ses contemporains à travers l'Europe, qui avaient pris leurs distances avec – ou quitté – la masse grouillante des partis et des ligues initialement antisémites.

Dans tous les cas, H. Bahr en 1893 n'aurait pu se tromper plus lourdement sur son sujet d'étude. L. Wolf conclut son article encyclopédique sur une note dédaigneuse qui correspond parfaitement à son tempérament optimiste ainsi qu'à son libéralisme positiviste : « L'antisémitisme n'influença pas durablement l'évolution politique ou sociale de l'Europe [55]. » Il aurait pu ajouter que lorsqu'il le fit – comme à Vienne – il jouait de moins en moins avec les tonalités du langage antijuif. Winston Churchill déclara en 1932 au responsable de la presse étrangère d'Adolf Hitler : « L'antisémitisme est un bon sprinteur, mais un mauvais coureur de fond. » Cet antisémitisme « mauvais coureur de fond » qu'il avait à l'esprit ne faisait sûrement pas référence à une haine diffuse des juifs, attitude attestée jusqu'à la Harrow School. La seule expérience politique qui permettait à Churchill d'émettre ce jugement n'était pas le nazisme (pas en 1932) mais bien la première vague d'antisémitisme au tournant du XX^e^ siècle [56].

O. Blaschke remarque que si l'*Antisemitismus* finit par devenir une véritable vision du monde *(Weltanschauung)*, il était au départ désorganisé et incohérent [57]. La création d'une idéologie totale était cependant cruciale pour procurer au mouvement politique « des concepts faisant autorité et le rendant convaincant, des images persuasives pouvant faire vibrer les sensibilités [58] ». Ainsi, après 1879, les antisémites commencèrent à produire une certaine forme d'information sociale qu'ils considéraient comme terriblement absente de la sphère publique. L'ancienne haine des juifs ne pourrait disparaître, disaient-ils, qu'en étant remplacée par des convictions fondées empiriquement. « Le peuple » quitterait sa mentalité somnolente de judéophobie pour une prise de conscience aiguë d'un danger social immédiat et nouveau.

Mais cela ne se produisit pas. Pour les masses de curieux potentiellement intéressés, l'antisémitisme se révéla n'être « moderne » et « scientifique » qu'entre guillemets. Les « preuves rationnelles » échafaudées pour la mise en accusation du « juif » furent rapidement mises en échec par les canons empiriques et logiques de la science. Au contraire, l'ancienne haine (religieuse) des juifs était de plus en plus perçue comme étant la véritable cause des attaques sociales, économiques, culturelles ou raciales lancées contre cette communauté [59]. De plus, le « nouvel

55 - L. Wolf, « Antisemitism », art. cit., p. 134.

56 - Cité dans Richard S. Geerh, *Karl Lueger: Mayor of Fin de Siècle Vienna*, Détroit, Wayne State University Press, 1990, p. 365.

57 - O. Blaschke, *Offenders or Victims...*, *op. cit.*, p. 112. L'exploration la plus étendue du *Weltanschauung* reste celle de Stephen Wilson, *Ideology and Experience: Antisemitism in France at the Time of the Dreyfus Affair*, Rutherford, Fairleigh Dickinson University Press, [1982] 2007.

58 - C. Geertz, *The Interpretation of Cultures...*, *op. cit.*, p. 218.

59 - Perez Bernstein, *The Social Roots of Discrimination*, trad. par D. Saraph, Piscataway, Transaction Publishers, [1920] 2009, p. 63, écrit : « We shall never master the impossibilities involved in the belief in Jewish inferiority, as long as we fail to realize that actually

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

antisémitisme » subit de nombreuses railleries quant à la confusion qu'il entretenait dans ses références aux Arabes et aux juifs. Il était également jugé comme une grossière mise en scène visant à mettre en avant le vocabulaire scientifique de la race, alors à la mode, dans un objectif manifestement politique.

La première vague d'antisémitisme, en tant que pratique politique, ne fit que cloisonner ses différentes communautés d'adhérents. Sous la bannière antisémite se déchiraient différents types de partisans : opportunistes contre puristes, hommes d'action contre idéologues, religieux contre anticléricaux, etc. Ironiquement, l'antisémitisme fut bien plus une *Integrationstheorie* pour les sionistes que pour la myriade de partis de droite et de mouvements judéophobes qui essaimaient au sein de la société européenne [60]. Cependant, les juifs et les chrétiens ne partaient pas du même point. D'une part, le sionisme survint alors que le modèle séculier qui avait prévalu dans les communautés juives austro-allemandes finissait de s'épuiser. Il fit vibrer avec brio la corde de la religion, tandis que son ennemi juré, l'antisémitisme, évitait à tout prix de s'en servir sciemment. En outre, le sionisme était défensif par nature, contrairement à l'antisémitisme, fondamentalement agressif.

D'autre part, le recours à des actions illégales et l'emploi d'un vocabulaire violent et vulgaire par les antisémites les décrédibilisèrent en les présentant comme des êtres irrationnels ou, pire, inefficaces. Reposant sur une politique de stigmatisation, le nouvel « isme » finit par être perçu comme étant dangereusement proche des mouvements qui promouvaient la guerre sociale. Le choix de leurs moyens d'action – des pétitions et autres manifestations jusqu'à une opposition politique bruyante, demandant le rejet de l'émancipation légale et cherchant à exclure de la politique les juifs déjà assimilés – fut largement considéré comme impossible à concilier avec les objectifs politiques « normaux ». Même les couches sociales conservatrices qui détestaient intensément « les juifs » ne pouvaient s'y résoudre. Contrairement à ce qu'affirmaient les affiches, l'antisémitisme n'avait rien d'une sublimation « scientifique » de l'agressivité, mais usait sans détour des émotions brutes et des violences illégales. C'est pour ces raisons, mais également parce que la chrétienté avait été profondément métabolisée au sein de ces sociétés, qu'un curieux sentiment d'intense culpabilité, voire de honte, émergea chez les antisémites. Ils développèrent une conscience aiguë de la transgression qu'ils commettaient et dépensèrent beaucoup de temps et d'énergie à se justifier, parce que, comme le dit J.-P. Sartre, « ils étaient embarrassés le plus souvent [61] ».

Cette caractéristique collective si particulière ne leur facilita pas la tâche auprès de leurs alliés potentiels. En Allemagne, Ernst Hasse le bien nommé (all.,

not the bad qualities arouse hatred, but it is hate which causes the qualities of those who are hated to be regarded as bad. » Il s'agit là de ce qu'il considère être les causes de l'antisémitisme.

60 - Theodor Herzl, lors du premier congrès du Sionisme international à Bâle en 1897 : « Le sentiment de solidarité qui nous a été si souvent et si violemment reproché était en voie de disparition lorsque nous fûmes attaqués par l'antisémitisme. L'antisémitisme lui donna une nouvelle force. »

61 - J.-P. Sartre, *Réflexions sur la question juive*, *op. cit.*

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

Hassen, haïr), ce nationaliste autoritaire qui haïssait profondément les juifs, eut fort à faire avec cette délicate question de stratégie : quelle quantité d'antisémitisme sa ligue, l'*Alldeutscher Verband*, pourrait-elle accepter sans problème ? S'il finit par en accepter si peu, ce ne fut pas par civisme ou par décence, mais parce que le stratège politique qu'il était fut rebuté par la mauvaise réputation des leaders antisémites, ainsi que par l'inévitable facteur de division que représentait leur idéologie [62]. En 1912, l'antisémitisme avait depuis longtemps été éclipsé par le mouvement *Völkisch* et par la démocratie sociale. Là où l'antisémitisme était florissant à la veille de la guerre, il ne l'était plus « pour lui-même » (comme l'avait revendiqué H. Bahr), mais était devenu au contraire un outil souvent insignifiant par rapport aux autres instruments employés par des organisations comme la *Landwirte* ou le parti conservateur allemand, qui étaient tournés vers des objectifs différents.

Inefficace et problématique en tant que pratique politique, l'antisémitisme se révéla tout aussi faible en tant que théorie, contrairement à ses principaux rivaux (christianisme social, marxisme ou libéralisme national...). Ces derniers pouvaient être améliorés en appliquant de nouvelles formulations issues de leurs propres théories, alors que l'antisémitisme ne s'offrait que comme une proposition, vraie ou fausse. Non seulement les idéologues antisémites ne parvinrent pas à présenter un ensemble solide de données, mais ils échouèrent également à faire évoluer les images schématiques d'un ordre social supposément dirigé par les juifs. Les premiers écrits d'E. Dühring ou de Houston Chamberlain, comparés à leurs textes tardifs, montrent que les propos théoriques les plus « intellectuels » que l'antisémitisme ait connus apparurent tôt dans la vie de ces « théoriciens » et qu'ils furent rapidement remplacés par la sclérose et l'hystérie. Paul de Lagarde fut le meilleur « penseur » à avoir contribué à la théorisation de l'antisémitisme, dans ses *Deutsche Schriften* (bien qu'ils aient été peu lus à l'époque et n'aient été connus que plus tardivement), mais il mourut en 1891 [63]. Quoi qu'il en soit, c'était avant tout un nationaliste proto-*völkisch* pour qui la notion de « germanité » avait pour but de s'oppposer à un ensemble de communautés qui représentaient une menace pour la nation, dont les « juifs » n'étaient pas l'élément principal [64]. Dans le milieu

62 - Julia SCHMID, *Kampf um das Deutschtum. Radikaler Nationalismus in Österreich und dem Deutschen Reich 1890-1914*, Francfort-sur-le-Main/New York, Campus Verlag, 2009, p. 60 : « In seiner Rede erteilte Hasse ausserdem dem Antisemitismus und der Los-von-Rom Bewegung gleichmassen eine deutliche Absage. Die Einbeziehung dieser und andere voelkischer Bewegungen – Wodanskult, Antialkoholbewegung, Sprachreinigung – in die Verbandsarbeit lehnte er ab, obwohl er selbst Antisemit war, da in diesen Punkten 'keine Uebereinstimmung unter allen Mitgliedern' bestehen. »

63 - Paul de LAGARDE, *Deutsche schriften*, Göttingen, Dieterich, 1878.

64 - P. de Lagarde rejette également les notions raciales à la base de la nationalité, d'où mon adjonction du préfixe « proto ». L'étude d'Ulrich SIEG, *Deutschlands Prophet. Paul de Lagarde und die Ursprünge des modernen Antisemitismus*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2007, montre que les juifs en général, et l'antisémitisme en particulier, ne faisaient pas partie de ses thèmes de prédilection. Voir également Jean FAVRAT, « La pensée de Paul de Lagarde (1827-1891). Contribution à l'étude de la religion et de la politique dans le nationalisme et le conservatisme allemands au XIX^e siècle », thèse de doctorat, université de Paris IV, 1976.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

des années 1890 lui succédèrent des vulgarisateurs simplistes comme Julius Langbehn – dédaigné par les « vrais » antisémites parce que son adjonction du « discours juif » à son *Rembrandt éducateur* était trop évidemment opportuniste et maladroitement intégré à la thèse de son livre [65].

L'antisémitisme en tant qu'idéologie a également échoué à satisfaire les attentes (paradoxales) de son époque, durant laquelle se formèrent quantité de courants politiques à succès. Il ne réussit pas à s'élever « au-dessus » de la politique, comme semblèrent y parvenir le nationalisme, le colonialisme, ou le catholicisme social. À une époque où l'on récompensait la « transcendance des oppositions », l'antisémitisme ne sut pas proposer quelque chose de grand et d'unifiant, c'est-à-dire une idéologie séculière conquérante, qui pût affronter publiquement et avec succès les autres grands mouvements de pensée (« *Volk* », « Nation », « Classe », « Église », « Liberté », etc.) dont les contemporains du XIX[e] siècle se servaient pour exprimer leur expérience. Dans sa tentative de provoquer une conflagration métapolitique de la sphère publique, le « nouvel antisémitisme » fut incapable de convaincre les foules. Sa vision du « juif » restait artificielle, partisane et intéressée, révélant trop clairement les manigances de ses leaders. Dans sa « lutte pour le réel [66] », l'antisémitisme n'est pas parvenu à s'imposer comme une forme politique séculaire et efficace, et il était de plus en plus perçu par ses contemporains comme le maquillage d'une mystique religieuse datée.

En fin de compte, le peu d'attrait que connut l'antisémitisme à ses débuts procédait de l'imaginaire social très large et de la mentalité sous-politique de l'antijudaïsme. Or l'antisémitisme rejetait fortement les artifices religieux. Pour la majeure partie de ses adeptes, jouer discrètement des références religieuses était inacceptable. Pas pour tous cependant. Ainsi l'*Antisémitique*, ce journal qui se qualifiait d'anticlérical, a plus tard décidé de changer de ton et de rendre sa ligne éditoriale plus floue, jouant simultanément de thèmes pro et anti religieux. À la suite des événements imprévus comme le meurtre rituel présumé d'une jeune chrétienne dans la ville de Tisza-Eslar en Hongrie (1882-1883), l'habitude inavouée de faire allusion à la religion laissa place à l'utilisation au grand jour des « anciennes » attaques contre les juifs, telle que l'accusation de meurtres rituels sur des enfants chrétiens. Comme David Biale le note, « si l'on considère le meurtre rituel comme étant particulièrement 'médiéval', on pourrait dire que l'Église catholique était plus médiévale au XIX[e] siècle qu'elle ne l'était au Moyen Âge [67] ». Ainsi, les partis antisémites se contredirent dans la logique de leur politique quotidienne, dont les résultats restaient mitigés.

Les faiblesses précédemment mises en évidence auraient sûrement été davantage surmontées par le mouvement si l'Europe d'avant 1914 avait subi le genre de gigantesque coup de massue militaire et économique qui survint durant et après la Première Guerre mondiale. Le contexte étant très différent, ce furent

65 - Julius LANGBEHN, *Rembrandt als Erzieher*, Leipzig, Hirschfeld, 1890.
66 - C. GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*..., *op. cit.*, p. 312.
67 - David BIALE, *Blood and Belief: The Circulation of a Symbol between Jews and Christians*, Berkeley, University of California Press, 2007, p. 130.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

les failles trop évidentes de l'antisémitisme qui prédominèrent dans la vision des États avant 1914, durant ce que Thomas Mann nomme dans *La montagne magique* « l'extrême ancienneté » du monde d'avant la Grande Guerre [68]. Le mouvement lancé en 1879 ne parvint jamais à convaincre un gouvernement, ou un État – pas même en Russie, et seulement pour une courte période en Roumanie [69]. En fait, ces États qui virent l'antisémitisme s'élever en leur sein le percevaient principalement comme un parti d'opposition dérangeant, qu'il valait mieux ignorer (nonobstant, c'est vrai, les actes de lâcheté des hauts-fonctionnaires, leur connivence et leurs sentiments ambivalents envers le nouvel « isme ») [70].

Une question importante se pose : à quel point l'expérience de l'antisémitisme, depuis son succès initial jusqu'à son déclin progressif autour de 1914, a-t-elle fait croître l'antijudaïsme diffus présent dans l'ensemble de la société ? D'une part, la montée de l'antisémitisme fit ressurgir d'importants mouvements de philosémitisme qui se transformèrent rapidement en de nombreuses associations anti-antisémites, très actives à Berlin, Budapest et Vienne. Ce sujet a été quelque peu étudié, mais reste insuffisamment analysé [71]. Ce qui est très clair, c'est le rôle que jouèrent le religieux et la religion dans cette « zone intermédiaire » placée entre un imaginaire social somnolent (l'antijudaïsme) et une politique mobilisatrice (l'antisémitisme). Ce fut en particulier le cas dans les régions qui connurent l'arrivée de vagues d'immigrants juifs, altérant soudain le paysage urbain et donnant lieu à d'importants débats publics, qui ne traitaient parfois que des aspects séculiers du judaïsme, et n'étaient pas nécessairement négatifs. On peut le constater à travers les réactions choquées que suscitèrent les persécutions commises par la Roumanie sur sa population juive dans les années 1860-1870 ou le pogrom russe de 1881, deux événements qui provoquèrent bien plus de désapprobation et de dégoût, même chez certains Européens anti-juifs, que de sympathie pour les persécuteurs [72].

68 - Thomas MANN, *Der Zauberberg*, Berlin, S. Fischer, 1922-1925.

69 - Pour une approche révisionniste de l'antisémitisme roumain à cette période, voir D. BIALE, *Blood and Belief...*, *op. cit.*, p. 130.

70 - Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme*, vol. 1, *Sur l'antisémitisme*, trad. par M. Pouteau, Paris, Éd. du Seuil, [1973] 2005, p. 60-61 : « L'antisémitisme d'un groupe donné dans tel pays, à tel moment historique, dépendit exclusivement des circonstances générales qui le conduisaient à s'opposer violemment au gouvernement. » J.-P. SARTRE, *Réflexions sur la question juive*, *op. cit.*, p. 33, ajoute : « Si le gouvernement est fort, l'antisémitisme disparaît, à moins qu'il ne fasse partie du programme dudit gouvernement, auquel cas sa nature change. »

71 - U. WYRWA (dir.), *Einspruch und Abwehr...*, *op. cit.* ; Alan T. LEVENSON, *Between Philosemitism and Antisemitism: Defenses of Jews and Judaism in Germany*, *1871-1932*, Lincoln/Londres, University of Nebraska Press, 2004.

72 - Regina SCHLEICHER, *Antisemitismus in der Karikatur. Zur Bildpublizistik in der französischen Dritten Republik und im deutschen Kaiserreich (1871-1914)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2009, montre l'omniprésence sous-jacente de l'antijudaïsme dans cette étude comparative des caricatures dans la III^e^ République en France et dans le *Kaiserreich* ; Simon D. MAYERS développe la même idée dans « From 'the Pharisee' to 'the Zionist Menace': Myths, Stereotypes and Constructions of the Jew in English Catholic Discourse (1896-1929) », thèse de doctorat, Université de Manchester, 2012.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

D'autre part, il est également vrai que, dans des organisations de masse comme la *Landwirte* allemande ou les associations de boutiquiers français et allemands, les sentiments antijuifs semblent avoir cru, sans pour autant avoir évolué en antisémitisme. Le subtil travail de Shulamit Volkov approche l'antisémitisme en tant que « code culturel » [73]. L'historienne cherche à identifier la zone intermédiaire qui existerait entre le nouvel « isme » qui s'élabore comme une doctrine visant directement la « prédation juive » et celui utilisé comme un code culturel allusif, qui sert de raccourci symbolique signalant les valeurs conservatrices de l'orateur, sans que ce dernier soit automatiquement catégorisé comme antisémite. S. Volkov dévoile un mode de pensée sous-jacent au sein duquel l'antijudaïsme culturel semi-conscient des individus effleure l'antisémitisme sans forcément s'y mêler, la fusion restant plutôt rare. Ainsi, le code culturel mis en lumière par S. Volkov séduisit beaucoup plus d'Allemands et d'Européens que ne le fit l'antisémitisme.

Le sentiment antijuif était-il finalement plus important en 1914 ? Le tableau est imprécis. Des indices, comme dans le roman d'Arthur Schnitzler, *Der Weg ins Freie*, vont en ce sens [74]. Mais le recueil d'essais *Die Welt in 100 Jahren*, caractérisé par son éloquent silence sur la question des juifs, semblerait montrer que non [75]. Dans tous les cas, la crise de juillet 1914 fit en grande partie taire l'antisémitisme, avant que la guerre puis la défaite ne le ravivent [76]. La « zone intermédiaire » entre l'antijudaïsme apolitique et l'antisémitisme reste donc un espace flou qui demande à être analysé de près. Le curieux concept de Z. Bauman, l'« allosémitisme » – l'idée selon laquelle « le juif » est toujours perçu à travers un regard « spécial », soit positif, soit négatif [77] –, semble mieux définir l'espace public d'avant 1914 que ne le font l'antisémitisme ou le philosémitisme. Il ne faut pas automatiquement considérer l'allosémitisme comme une marche de plus vers l'antisémitisme. Dans certains cas, il s'agissait d'une marche arrière [78].

73 - S. Volkov, *The Rise of Popular Antimodernism in Germany...*, *op. cit.*

74 - Arthur Schnitzler, *Der Weg ins Freie*, Berlin, S. Fischer, 1908.

75 - Arthur Brehmer (dir.), *Die Welt in 100 Jahren*, Berlin, Nachdr. d. Ausg, 1910. Ces essais ne mentionnent pas la haine des juifs. Merci à U. Wyrwa de m'avoir souligné ce point.

76 - L'étude de la renaissance de l'antisémitisme durant la Première Guerre mondiale est le nouveau sujet d'étude du Zentrum. Une équipe de doctorants consacre actuellement leur thèse aux différentes expériences qu'eurent les pays européens (Allemagne, Autriche, France, Italie, Hongrie, Roumanie, etc.) avec cette idéologie.

77 - Zygmunt Bauman, « Allosemitism: Premodern, Modern, Postmodern », *in* B. Cheyette et L. Marcus (éd.), *Modernity, Culture, and « the Jew »*, *op. cit.*, p. 143 : « The area delineated and separated by the notion of anti-Semitism [...] is too narrow to account fully for the phenomenon [...]. What must be explained first – what indeed must stand in the focus of explanatory effort – is rather the phenomenon of allosemitism, of which anti-Semitism is but an offshoot or a variety. »

78 - Voir les notes du journal du comte Harry Kessler en rapport avec les juifs et le judaïsme dans la période 1880-1918 : *Journey to the Abyss: The Diaries of Count Harry Kessler, 1880-1918*, éd. et trad. par L. Easton, New York, Alfred A. Knopf, 2011. La position de l'esthète aristocrate quant aux juifs va sans aucun doute vers une plus grande tolérance, une plus grande acceptation, ainsi que vers une impatience croissante envers l'antisémitisme organisé.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press

En somme, la première vague d'antisémitisme oscillait plus ou moins entre le mystique (religieux) et le politique (séculier). Bien que le politique fût alimenté par le religieux, celui-ci remettait en cause les affirmations et l'autonomie de la nouvelle idéologie politique. Cette réalité menaçait, d'une façon ou d'une autre, de ramener l'antisémitisme à ce qu'il cherchait à éviter : la religion. Ses adeptes étaient constamment, bien qu'inconsciemment, asservis au religieux – c'est là l'affirmation plus large de M. Gauchet et celle, plus spécifique, de D. Nirenberg. Cependant, ils se souciaient de la religion de manière consciente – c'est ce qu'affirme O. Blaschke – et c'était là encore une source de contradiction, d'instabilité et d'échec pour le mouvement avant 1914. Il serait possible de trier la large gamme d'activistes antisémites selon leur désir de se détacher de la religion : ceux qui échouèrent (K. von Vogelsang, P. de Lagarde, Adolf Stoecker, K. Lueger, Otto Boeckel, É. Drumont, etc.) – auquel cas leur antisémitisme était d'une importance secondaire, voire tertiaire –, ceux qui y parvinrent (E. Dühring, Ernst Henrici, G. Ritter von Schönerer, etc.), auquel cas ils ne réussirent pas à créer un mouvement de masse. Peut-être le mouvement antisémite eut-il l'habileté de ne pas se donner de cible fixe et inamovible, ce qui lui évita de se retrouver piégé plus rapidement encore dans la religion. C'était tout particulièrement le cas en France, où la population juive était très minoritaire, mais également partout où les *Judenknechte* (ceux qui étaient considérés comme les « esclaves des juifs ») étaient assaillis avec férocité. Il semble que, dès l'instant où l'on cesse de jongler avec la notion du « juif » et qu'on la tient immobile pour un instant – un peu comme si l'on tentait d'épingler Protée –, elle soit perçue comme religieuse.

Il convient de conclure avec L. Wolf, ce penseur et activiste britannique juif qui laissa sa marque définitionnelle sur les études actuelles sur l'antisémitisme. L'attitude de L. Wolf envers les problèmes du judaïsme était extrêmement complexe. Il rejetait l'idée, alors commune au sein des cercles britanniques d'assimilés, selon laquelle les citoyens juifs ne se distinguaient que par leur seule religion. Lorsqu'une nouvelle forme de « judaïsme libéral » apparut à l'horizon, cherchant à éliminer les rituels religieux et toute autre forme d'identité juive distincte en se fondant entièrement sur des valeurs éthiques et morales, L. Wolf refusa absolument d'y adhérer. Il accabla son inventeur, Claude Montefiore, en soutenant que « dénationaliser le judaïsme [signifierait] le perdre, et avec lui le travail de cinquante siècles ». Au sujet du judaïsme, L. Wolf conclut : « La religion et la race sont quasiment indissociables » [79]. Voilà ce qui nous importe vraiment : si les juifs ne peuvent être juifs sans judaïsme, alors l'antisémitisme peut-il exister sans antijudaïsme ? Cette idée ne semble pas avoir traversé l'esprit de celui qui a écrit le brillant article de la majestueuse *Encyclopaedia Britannica*.

Steven Englund
Zentrum für Antisemitismusforschung, Technische Universität Berlin

Traduction de Robin Trémol

79 - Cités dans Jonathan SCHNEER, *The Balfour Declaration: The Origins of the Arab-Israeli Conflict*, New York, Random House, 2010, p. 120.

https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0214 Published online by Cambridge University Press